

les numéros 45, 46, 48, 50. Je fus fasciné, et je répondis avec empressement :

—Mais vous me ferez grand plaisir. Et voilà peut-être pourquoi je publie ces poésies.”

Cette bonhomie, cette simplicité, se retrouvent dans toute la vie de l'homme que nous pleurons aujourd'hui. Jamais sa bourse n'est restée fermée ; sa plume et son or étaient toujours au service de ceux qui étaient malheureux.— Il aimait les artistes et s'honorait de leur société autant que de celle des plus grands personnages. Les jours où il recevait, ses salons n'étaient pas assez grands pour contenir tout ce que la presse, le théâtre, les lettres, la politique elle-même, avaient de plus illustre.

Hier la petite église de Bièvre était pleine, tout le village en deuil s'y était rendu ; les habitans, bourgeois et cultivateurs, assistaient à cette messe dite par le prêtre qui avait reçu le dernier soupir du célèbre écrivain ; une femme, toute en noire, qui durant quatre-vingts nuits n'avait pas quitté le chevet du malade, s'est approchée de l'autel et a communiqué devant tout le village.

Demain nous nous presserons tous autour de la dépouille mortelle de notre illustre confrère ;—des voix éclatantes diront sur sa tombe ce qu'il a été, et les regrets unanimes qu'il inspire ;—trois grandes corporations doivent escorter son corps jusqu'à sa dernière demeure : la société des gens de lettres, la société des auteurs dramatiques, la société des artistes ; on parle de préséance, on parle de conflit possible ; il n'y en aura pas, il ne peut y en avoir. Auteurs dramatiques, artistes, gens de lettres, tous sont frères, tous doivent être appelés ensemble, tous ne forment qu'une grande et même association, et chacun n'ira là qu'avec une pensée : celle d'honorer un grand talent, un beau caractère, et pleurer un ami.

CHARLES DE MATHABEL.

## DERNIERS VERS DE FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Voici les derniers vers que Frédéric Soulié a composés à son lit de mort et qui ont été recueillis par M. A. Collin, son secrétaire ; ils sont adressés à la digne sœur de charité qui ne l'a point quitté pendant sa maladie.

Le dialogue suivant s'établit entre Frédéric Soulié et ses amis avant la dictée de ses admirables vers :

J'ai fait des vers tout à l'heure.... nous dit-il, voyons si je m'en souviens !... Et nous de nous écrier, ménageant chaque étincelle de ce foyer qui s'éteignait....—Ami, de grâce, ne cherchez pas....—Si, si.... oh ! laissez-moi ce doux rappel.... écrivez, Collin. Et alors, d'une voix qui s'éteignait et se ravivait par intervalle, il chanta, le cygne superbe dont les derniers accens allaient se perdre dans la tombe :

Louise, noble cœur, ange au regard si doux,  
Quant l'ange de la mort, presque vaincu par vous,  
Oubliait de frapper sa victime expirante,  
Pour le pauvre martyr, vous, l'image vivante  
De tous célestes dons et de toutes vertus,  
Que vous dire, âme d'or, ma sainte bienfaitante ?  
Vous m'avez tenu lieu, sœur, de ma sœur absente,  
Mère, de ma mère qui n'est plus.

Je n'achèverai point mon pénible labeur !  
Plus de récolte.... hélas ! imprudent moissonneur,  
Hâtant tous les travaux faits à ma forte taille,  
Je jetais au grenier le froment et la paille ;  
De mon rude labeur nourrissant ma maison  
Sans m'informer comment s'écoulait la moisson !

Viens près de moi, Béraud.... et vous, Massé, Collin !  
Près de moi, près de moi.... car voici bientôt l'heure !....  
Voici qu'on me revêt de ma robe de lin  
Pour entrer dignement dans....

Et sa voix s'arrêta, et ses yeux, vitrés par le froid de la mort s'éteignirent lentement. Frédéric Soulié n'avait que 47 ans.

## A M. LE DIRECTEUR DE L'ALBUM.

MONSIEUR,



A fin de Frédéric Soulié est un de ces faits touchants que le cœur aime à recueillir et que l'esprit se plaît à méditer ; ce n'est pas seulement la religion qui doit l'enregistrer avec joie ; la littérature peut en tirer une leçon instructive ; je ne parle pas de cette littérature sérieuse, appliquée à l'étude du vrai, à la contemplation du beau et qui ne cherche qu'à élever par un labeur consciencieux la dignité de l'intelligence humaine ; celle là ne figure dans la scène funèbre à laquelle la Presse Parisienne vient d'assister que pour les regrets qu'elle a excités et pour l'hommage qu'elle a reçu. Je veux parler de cette autre littérature qu'on appelle facile, et qui, en effet, l'est trop de toutes manières puisqu'elle gémit sans cesse de ses complaisances, puisqu'elle déplore toujours sa servitude et qu'elle finit tôt ou tard par se repentir de sa fécondité. Frédéric Soulié était né poète, et il n'a pu l'être ; il était né penseur, et il n'a pu donner à sa pensée la direction qu'il a voulu. Comment cela s'est-il fait ? où était l'obstacle ? où est le tort ?

“ C'est le malheur des tems, s'écrie M. Jules Janin dans une éloquente effusion de douleur et de compassion. Pauvre Frédéric Soulié ! quand on songe à tout ce qu'il a fait, à tout ce qu'il a tenté, à tant de livres, à tant de drames, à tant de rêves, à tant d'angoisses, à cette existence chancelante, à ce cœur malade, qui se gonflait jusqu'à se rompre, on se sent saisi d'une profonde pitié. Ce malheureux ne s'est donc pas reposé un seul instant ! il a donc lutté nuit et jour contre ce mal qui devait l'étouffer ! ses livres, qui les peut compter ? à peine, si les monoclatureurs nous diraient le nombre de ses drames ; or, voilà ce qui m'afflige, et ce qui me fait regretter cette mort si prompte ; cet homme eut été si heureux et si célèbre, il eut vécu si longtemps, s'il avait eu le droit de ne produire que les Mémoires du Diable et la Closerie des Genêts. Mais une fois lancé dans cette carrière pénible et charmante des belles-lettres, il faut aller encore, il faut aller toujours. Le public veut de toi, obéis esclave à ton maître et seigneur ; plus de répit, plus de repos ; chacune des matinées de ce peuple français dévore en trois heures plus de livres qu'il n'en fallait autrefois pour suffire à notre consommation d'un grand mois.”